

ANACTORIA

Ma vie est amère de ton amour ; tes yeux – m'aveuglent, tes tresses me brûlent, tes soupirs aigus – divisent ma chair et mon esprit de leur doux son, – et mon sang se renforce, et mes veines bondissent. – Je te prie, ne soupire pas, ne parle pas, ne respire pas ; – laisse ta vie s'éteindre et rêve que ce n'est pas la mort. – Je voudrais que la mer nous eût cachés, que le feu – (craindras-tu cela et ne craindras-tu pas mon désir ?) – eût séparé les os qui blanchissent, la chair qui s'y attache, – et laissé nos cendres criblées tombées comme des feuilles. – Je sens ton sang contre mon sang ; ma peine – te peine, et les lèvres meurtrissent les lèvres, et la veine pique la veine. – Que le fruit soit écrasé sur le fruit, la fleur sur la fleur, – que la poitrine enflamme la poitrine et que chacune brûle une heure ! – Pourquoi veux-tu suivre de moindres amours ? les tiennes sont-elles – trop faibles pour supporter ces mains et ces lèvres, les miennes ? – Je t'enjoins par amour de ma vie, ô trop douce – d'écraser l'amour de tes cruels pieds immaculés, – je t'enjoins de garder tes lèvres de ses lèvres à elle et de ses lèvres à lui, – très douce, jusqu'à ce que les leurs soient plus douces que mon baiser. – De peur que moi aussi j'attire une hirondelle pour une colombe. – Erotion ou Erinna à mon amour. – Je voudrais que mon amour pût te tuer ; je suis rassasié – de te voir vivre et voudrais bien t'avoir morte. – Je voudrais que la terre eut ton corps comme fruit à manger, – et qu'aucune bouche autre que celle d'un serpent te trouvât douce. – Je voudrais trouver de douloureuses façons de te tuer, – des inventions intenses et des superflus de douleur ; – te torturer d'une agonie amoureuse, et secouer – la vie sur tes lèvres, et la laisser là pour te peiner ; – étreindre ton âme avec des battements trop doux pour te tuer, – d'intolérables répits, et un mal infini ; – rechute et répugnance de ton souffle, – tons muets et demi-tons tressaillants de la mort. Je suis las de toutes tes paroles et de tes étranges et douces guises, – de toutes les brûlantes nuits d'amour et de tous les jours, et de tous les baisers brisés comme l'eau de mer – que les lèvres frémissantes mouillent d'un vin mêlé d'eau, – et des yeux plus bleus de toutes ces heures cachées – que le plaisir remplit de larmes et nourrit de fleurs, – brûlants au cœur d'un feu qui transperce à moitié, – mais dont le blanc est semblable à une fleur cerclée de bleu ; – des paupières inférieures et des supérieures – soulevées par le rire ou baissées par l'amour ; – de ta ceinture amoureuse, pleine de toi et belle, – et des traces de lys dans tes cheveux. – Oui, de toutes tes douces paroles et de toutes tes guises, – et de tout le fruit des nuits et de la fleur des jours, – et des lèvres blessantes sur lesquelles le sel chaud et doux – dont l'Amour naquit, brûle et écume comme du vin, – et des yeux

insatiables d'heures amoureuses, – fervents au cœur comme du feu et délicats comme des fleurs, – colorés comme la nuit, mais traversés – comme la nuit de flamme, cerclés comme la nuit de bleu, – revêtus de profondes paupières au-dessous et au-dessus ; – oui, toute ta beauté me rend malade d'amour, – ta ceinture vide de toi et non belle maintenant, – et les lys fanés en tes cheveux languides. – Ah, ne te soucie pas de l'amour de l'Amour ; cela sera-t-il, – et celle qui aime ton amant ne t'aimera-t-elle pas ? – Douce âme, bouche douce de tout ce qui rit et vit, – elle est à moi, bien à moi ; et elle pardonne. – Car je vis dans le sommeil la lumière qui est – dans sa haute demeure à Paphos, j'entendis le baiser – de corps et d'âme qui se mêle de larmes impatientes – et de rires qui percent les yeux et les oreilles ; – je vis l'Amour, semblable à une flamme brûlante, de la couronne aux pieds, – impérissable, sur son siège historié ; – de claires paupières levées vers le nord et le sud, – un esprit de plusieurs couleurs et une bouche – de plusieurs tons et de plusieurs baisers ; et elle se pencha, – tout son subtil visage riant fort, – elle se pencha sur moi, disant : « Qui te chagrine, – Sappho ? » mais toi, ton corps est la chanson, – ta bouche la musique ; tu es plus que moi, – quoique ma voix ne meure pas jusqu'à ce que le monde meure ; – quoique les hommes qui l'entendent deviennent fous, quoique pleure l'amour, – quoique la nature change, quoique la honte soit charmée au sommeil. – Ah, veux-tu me tuer de peur que je te baise morte ? – Cependant la reine rit dans son doux cœur et dit : « Même celle qui s'envole te suivra pour ton amour, – et elle te donnera des dons qu'elle ne voulait pas, – te baisera, elle qui ne voulait pas te baiser » (oui me baisera) – « quand tu ne voulais pas, » quand ne voulais-je pas te baiser ! – Ah, tu es plus pour moi que tous les hommes même maintenant, – mes chansons ne la calmeront-elles pas dans son cœur ? – Ah, douce pour moi, comme la vie semble douce à la mort, – pourquoi ton cœur se remplirait-il d'un souffle de crainte à sa colère ? – Non, douce, car est-elle Dieu ? a-t-elle – fait la terre et tous les siècles de la mer, – appris au soleil le chemin à parcourir, tissé très fins – les rayons de lune, répandu les rayons des étoiles comme du vin, – lié de ses myrthes, battu de ses fléaux, – les jeunes hommes et les vierges et les dieux ? – N'avons-nous pas des lèvres pour l'amour, des yeux pour les larmes, – et l'été et la fleur des femmes et des années ? – Les étoiles pour le pied du matin, et pour le jour – la lumière du soleil, et l'exaltation de la lune ; – les eaux qui répondent aux eaux, les champs qui portent – les lys, et la langueur de l'atmosphère Lesbienne ? – Au-delà des pieds rapides des colombes volantes, – n'est-il pas d'autres dieux pour d'autres amours ? – Oui, quoiqu'elle te flagelle, très douce, par amour de moi, – les épines ne fleurissent pas, et le sang qui brise ne s'épanouit pas. – Ah, que mes lèvres fussent tes lèvres, muettes, mais pressée – sur la fleur meurtrie de ta blanche poitrine flagellée ! – Ah, que ma bouche fut nourrie, au lieu du lait des Muses, – du doux sang que tes suaves petites blessures ont saigné ! – Qu'avec ma langue je les

puisse sentir, et goûter – les faibles gouttes de ton sein jusqu'à ta ceinture ! – Que je puisse boire tes veines comme du vin, et manger – tes seins comme du miel ! Que du visage aux pieds – ton corps fut anéanti et consumé, – et dans ma chair ta chair même ensevelie ! – Ah, ah, ta beauté ! comme un bête elle mord, – pique comme une vipère, frappe comme une flèche. – Ah douces, et douces encore, et sept fois douces, – les traces et les poses de tes pieds ! – Ah plus douces que tout sommeil ou l'air estival – les guirlandes fragrantées tombées de tes cheveux ! – oui, quoique leurs baisers étrangers me fassent mal, – plus douces tes lèvres que les miennes avec toute leur chanson ; – tes épaules plus blanches qu'une toison blanche, – et tes doigts d'une douceur de fleurs, bons à meurtrir ou à mordre – comme les cellules les plus cachées d'un rayon de miel, – avec les coquilles à la forme d'amande et à la couleur de feuille de rose, – et le sang comme une fleur pourprée au bout – et tressaillant ; et la douleur rendue parfaite en tes lèvres, – pour mon amour quand je te blesse ; ô si – j'osais t'écraser la vie d'amour, et mourir, – mourir de ta peine et de mes délices, et me – mêler à ton sang et me fondre en toi ! – Ne te ferai-je pas trop de mal en mourant ? – Ne te blesserai-je pas parfaitement ? Ne toucherai-je pas – les pores de tes sens avec la torture, et ne rendrai-je pas brillants – tes yeux de larmes sanglantes et d'une lumière blessante ; – ne tirerai-je pas un spasme d'un spasme comme une note est tirée d'une note ; – ne saisirai-je pas la musique cachée du sanglot dans ta gorge ; ne prendrai-je pas tes membres en vie et n'y moulerai-je pas à nouveau, – une lyre aux agonies impeccables, diverses ? – Ne te nourrirai-je pas de fièvre et de faim et de subtile sécheresse ; – ne tordrai-je pas ta bouche parfaite de spasmes parfaits ; – ne ferai-je pas tressaillir ta vie en toi et brûler encore, – et ne briserai-je pas ton esprit à travers ta chair ? – Cruelle ! mais l'amour rend tous ceux qu'il aime bien – aussi sages que le ciel et plus cruels que l'enfer. – L'amour m'a faite plus amère envers toi – que l'amour envers l'homme ; mais si j'étais comme celui – qui a fait toutes choses pour les briser une à une, – si mes pieds foulaient les étoiles et le soleil, – et les âmes des hommes comme les siens les ont toujours foulées, – Dieu sait que je pourrais être plus cruelle que Dieu. – Car qui changera de ses prières ou de ses actions de grâces – le mystère de la cruauté des choses ? – On dira quel Dieu, au-dessus de tous les dieux et des années, – avec les offrandes et les sacrifices de sang et de larmes, – avec les lamentations venues d'étranges pays, des tombes – où le serpent pâture, des bouches brûlées d'esclaves, – de la prise, et des proues plongeantes de navires – à travers l'écume, telle une flamme, des lèvres qui se serrent de la mer, – avec l'opposition de signes étranges, et les cheveux balayés par le vent, – de comètes désolant l'air obscur, – quand les ténèbres sont captives sous les scellés et les barreaux, – et le terrible mauvais vouloir des étoiles désastreuses, – l'éclipse, et le son de montagnes ébranlées, et les ailes – ténébreuses, et les choses aveugles, inexpiables, – avec la douleur des lunes en

travail, et la lumière changeante – et le labeur des planètes de la nuit, – et les pleurs des sept Pléiades fatiguées, – quel Dieu nourrit la muette et mélancolique luxure du ciel ? – Cet encens n'est-il pas amertume, sa pâture – meurtre ? Son visage caché et ses pieds d'airain, – l'homme ne les a-t-il pas connus et sentis sur leur chemin – menacer et fouler toutes choses et chaque jour ? – Ne nous a-t-il pas envoyé la faim ? Qui a maudit – l'esprit et la chair de désir, rempli de soif – leurs lèvres qui criaient vers lui ? Qui ordonna d'excéder – à la volonté fervide qui tombe à court dans l'action faible, – qui ordonna à l'esprit de déchoir et à la chair d'aspirer, – à la douleur d'animer la poussière de désirs morts, – et à la vie de céder sa fleur au destin violent ? – Lui, je voudrais l'atteindre, le frapper, le désacrer, – percer les froides lèvres de Dieu du souffle humain, et mêler son immortalité avec la mort ! – Pourquoi nous a-t-il créés ? Qu'avions-nous tous fait – pour que nous vivions et haïssions le soleil stérile, – et avec la lune devenir plus pâles, tandis qu'elle s'éteint, – et pouls à pouls sentir le temps croître dans nos veines ? – Toi aussi les années te couvriront ; tu seras – comme la rose née d'un même sang que toi, – comme une chanson chantée, comme une parole dite, et tu tomberas – comme une fleur, et rien ne sera plus de toi, – ni aucun souvenir de toi nulle part ; – car jamais Muse n'a tressé sur tes cheveux – la grande fleur Pierienne dont la greffe domine – toute la parenté estivale de la rose mortelle – et la couleur des jours bornés, ni n'a versé – le reflet et la rougeur du ciel sur ta tête, – ni n'a rougi ton front pâle de la douleur des fleurs – avec l'ombre splendide de cette feuille seigneuriale. – Oui, tu seras oubliée comme du vin versé, – à moins que ces baisers de mes lèvres sur les tiennes, – ne les scellent au fer rouge de l'immortalité ; mais moi, les hommes ne verront pas le feu brillant ni n'entendront la mer, – ni ne mêleront leurs cœurs avec la musique, ni ne contempleront, – rejeté du ciel avec ses pieds d'or terrible – et ses ailes sans plumes qui rendent aveugle l'air brillant, – l'éclair, avec le tonnerre pour chien derrière, – chassant à travers des champs ni sillonnés, ni ensemencés, – mais dans la lumière et le rire, dans le gémissement – et la musique, et dans l'étreinte de la lèvre et de la main – et le frissonnement de l'eau qui fait sentir sur terre – l'incommensurable tremblement de la mer entière, – les souvenirs et les métaphores de moi se mêleront. – Comme moi sera le calme frissonnant de la nuit, – quand tout les vents du monde par pur délice – ferment leurs lèvres qui tressaillent et replient leurs ailes fatiguées ; – quand les rossignols chantent plus fort par amour de l'amour – et que les feuilles tremblent comme des cordes de luth ou comme la flamme ; – comme moi la seule étoile s'évanouissant de désir – même sous les lèvres froides de la lune insomniause, – comme moi sous les tiennes ; comme moi la lune blanche dévastée, – consumée par la lumière du soleil inféconde ; et comme moi – le torrent et le courant dans la mer. – Je suis lassée du temps, tandis que ceux-ci s'avancent et reculent, – et par le désir de mes veines je connais – le son plein

de désir des eaux ; et mes yeux – brûlent comme le feu sans rayons qui remplit les cieux – d'étoiles troublées et de choses de flamme en travail ; – et dans mon cœur la douleur qui les consume – travaille, et dans mes veines la soif de celles-ci – et tout l'estival enfantement des arbres – et toute la lassitude hivernale ; et la terre, gorgée des œuvres mortelles de mort et de naissance, – bien épuisée des luxures affamées de naissance et de mort, – a une douleur semblable à la mienne dans son souffle divisé ; – son printemps de feuilles est aride ; et son fruit – cendres, ses branches sont chargées, et sa racine – fibreuse et tordue par le poison ; en dessous – les serpents l'ont rongée de leurs dents recourbées, – aiguës sur les os de tous les morts, – et les oiseaux sauvages déchirent ses branches au-dessus. – Celles-ci, tissées comme un vêtement pour sa parole et sa pensée, – Dieu les a faites, et moi semblable à elles, et a créé, – la chanson et l'a allumée sur mes lèvres ; et moi, – la terre ne me cueillera pas quoiqu'elle se nourrisse de toi. – Comme une larme versée tu seras versée ; mais moi : – voici la terre peut enfanter, les hommes vivre longtemps et mourir, – les années changer et les étoiles, et le haut Dieu inventer – de nouvelles choses, et les anciennes pâlir devant ses yeux – lui qui les gouverne et les détruit, étant plus fort qu'elles – mais m'ayant faite, moi, il ne me tuera pas. – Ni il ne me tuera, ni ne me rassasiera, comme des troupeaux à lui – qui rient et vivent un peu, et leurs baisers – les contentent, et leurs amours sont rapides et douces, – et la mort sûre les étreint et les gagne de ses lents pieds, – qu'ils aiment ou haïssent, qu'ils luttent ou courbent leurs genoux, – et tous ceux-ci finissent ; il a sa volonté sur eux. – Oui, mais malgré qu'il me tue, me haïssant, – malgré qu'il me cache dans la chère mer profonde – et me recouvre de la fraîche et pâle écume, et console – cette âme à moi comme une quelconque de leurs âmes à eux, – et me donne l'eau et les grandes vagues douces, et fasse – le nom même de la mer plus seigneurial pour mon amour, – la mer tout entière plus douce – malgré que je meure vraiment – et me cache moi-même et dorme et qu'aucun homme ne s'en soucie, – sur moi le haut Dieu n'a pas toute sa volonté. – La fleur des branches, et sur chaque haute colline – l'air pur et le vent, et dans les vallées retentissantes, – les bruits terribles des rossignols ardents, – les boutons brûlants dans le soudain printemps comme le feu, – le sable pâle et lavé et le vain désir des vagues, – les voiles vues comme de blanches fleurs éparpillées sur la mer, et les paroles – qui amènent le plus vite les larmes, et les longues notes des oiseaux – chantant violemment jusqu'à ce que le monde entier chante, – moi, Sappho, je serai une avec toutes ces choses, – avec toutes ces sublimes choses pour toujours ; et mon visage – vu une fois, mes chansons une fois entendues dans des lieux étranges, – s'attachent aux vies des hommes et dévastent leurs jours – par du bonheur, et beaucoup de tristesse et un long amour. – Oui, diront-ils, le ventre de la terre a porté en vain – de nouvelles choses, et jamais cette meilleure chose de nouveau, – a porté des jours et des

hommes, a porté des fruits et des guerres et du vin, – des saisons et des chansons, mais pas une chanson pareille à la mienne. – Et ils me connaîtront comme vous qui m'avez connue ici, – l'an dernier, quand j'aimais Atthis, et cette année – quand je t'aime ; et ils me loueront, et diront : – « Elle a tout le temps comme tous nous avons notre jour, – ne vivra-t-elle pas et n'aura-t-elle pas son vouloir ? » Même moi ? – Oui, quoique tu meures, je dis que je ne mourrai pas. – Car ils me donneront de leurs âmes, ils me donneront – la vie, et les jours et les amours avec lesquels je vis, – ils m'animeront avec l'amour, ils me rempliront de leur souffle, – ils me sauveront et me garderont, ils lutteront pour moi avec la mort. – Hélas, ni la lune, ni la neige, ni la rosée, – ni tout ce qui est froid ne peut me guérir, – ni me calmer, ni me soulager, ni m'apaiser, – jusqu'à ce que le temps s'évanouisse en toutes ses périodes, – jusqu'à ce que le destin abroge le servage des dieux, – et mette, pour m'étancher et m'assouvir enfin, – le Lotus et le Léthé sur mes lèvres comme une rosée, – et répande autour et au-dessous de moi – la profonde ténèbre et l'invincible mer.